

Groupe de liaison pour l'action culturelle scientifique (GLACS)

DDHT.28

Projet "Madame du Deffand High Tech"

9.1989

Madame du Deffand aux bains de mer

(Rencontre de Trouville I, juin 1989)

Charles Nogue

Ce texte, à la fois compte rendu et réflexion personnelle, a été écrit à la suite de la première réunion de Trouville, en juin 1989.

Table.

Madame du Deffand aux bains de mer	1
I. Samedi	2
I.1. Biologie, Vie et Mort	3 80
I.2. Mécanique quantique et réalité	6 83
I.3. Représentations de l'Univers	9 86
II. Dimanche	11
II.1. Ombres et Lumières	12 89
II.2. Mon nom est personne	12
II.3. Repères, vous avez dit repères	14 91
II.4. Au nom de la science	16 93
II.5. Ateliers du dimanche après-midi	18 95
Conclusions	19 96

Trouville était un week-end attendu. Point d'orgue à une première longue suite de réunions, discussions, comptes rendus. Mais aussi sans doute, dans notre inconscient collectif ou individuel, sorte de fête de fin d'année scolaire, sans élèves ni professeurs, sans réelle distribution des prix, mais occasion pour tout un chacun de montrer ce que son groupe a fait, de le confronter au travail des autres; peut-être même sans se le dire ou même le penser, d'espérer le voir s'affirmer le meilleur.

Il a été dit, et redit, que Trouville s'inscrivait dans notre quête de repères* et en ce sens serait peut-être une borne* ou une balise* (Trouville port de mer) dans ces interchamps où déambulent nos interrogations ou curiosités.

Rappelons pour mémoire que la préparation de ce week-end fut laborieuse dans tous les sens du terme. Difficile dans son organisation pratique (hommage à Mme du Deffand), active et appliquée dans sa préparation intellectuelle (hommage aux rapporteurs). Mais enfin, en dépit des changements de dates, des défections et rajouts de dernière heure, au soir dit les 25 invités (ou presque) se retrouvent au rendez-vous de la Marquise.

* **Repère** : ce qui sert à retrouver un emplacement, un endroit pour faire un travail avec précision, ..., localiser un phénomène. **Borne** : pierre ou autre marque servant à délimiter un champ, une propriété foncière. **Balise** : ouvrage destiné à guider le navigateur en lui signalant les endroits dangereux, la route à suivre. (Petit Robert)

Groupe hétérogène dans ses composants, fidèle donc à l'esprit du GLACS :
4 physiciens, 2 philosophes, 4 enseignants, 3 économistes et ingénieurs,
3 audiovisuels, 4 médiateurs et animateurs, 5 divers.

Fidèle aussi à l'esprit du GLACS, l'ambiance différente de chacune des deux journées. La première, plus formellement studieuse, oserait-on dire écolière, où en assemblées plénières s'est déroulé le jeu des questions et critiques à partir de textes soigneusement élaborés par chaque groupe et non moins finement analysés par les membres des autres groupes. La seconde, plus éclatée en petits collectifs négligeant les répartitions initiales, oubliant un peu les thèmes de base au profit de choix affectifs, de curiosités du moment. Un samedi s'appuyant sur des soubassements déjà construits ou, selon les cas, sur un humus déjà travaillé, chacun se rassurant à travers la complicité de son groupe parisien transporté et retrouvé à Trouville. Un dimanche plus primesautier et vagabond, se lançant dans l'inconnu de rencontres éphémères, dans l'aléatoire d'imaginaires sans contraintes.

De cette dense et intense vie communautaire (la solitude ne put se réfugier que dans quelques siestes et baignades) ressortiront des moments réflexifs que nous allons essayer de survoler, mais aussi et tout autant une richesse relationnelle très sensible dans les "au revoir" un peu nostalgiques, sur le seuil du Beach Hotel ou le quai de Saint-Lazare.

I. Samedi

Journée presque scolaire, avons-nous dit, mais pas pour autant respectueuse de la pédagogie classique. Le seul impératif fut de ne pas dépasser les limites de temps consacré à la discussion du rapport de chaque groupe. A l'intérieur de cette règle le jeu est resté libre, après un essai infructueux de suivre dans l'ordre la lecture de chaque document. Ainsi, c'est dans le désordre que chacun a été chercher ce qui l'intéressait ou l'interrogeait.

Un sentiment de confusion aurait pu apparaître. Ce fut plutôt une impression de divergences à partir de phrases ou de mots. Divergences créant de nouveaux points

de vue sur ces phrases et mots, ou ouvrant à partir de ceux-ci d'originales pistes possibles.

Deux "scribes debout", observateurs subjectifs, en notant publiquement sur des paperboards leurs impressions de l'instant, apportèrent au fil des débats leurs réflexions synthétisantes ou leurs commentaires parfois ironiques*.

Ces résumés, ces slogans, voire ces dessins furent, tout au long du week-end et surtout de cette première journée, des ponctuations, des intertitres, mieux des sortes de "signes de piste" jalonnant l'avancée de l'ensemble des invités dans ces zones de divergences, no man's land parfois inconnu tant pour le questionneur que pour l'interpellé.

En choisissant de commencer la journée avec "Biologie, Vie et Mort", c'était entrer dans nos travaux par la porte occidentale de la brûlante actualité scientifico-sociale. Nous en sortirons, en fin d'après-midi, par la plus distanciée vision planétaire et millénaire des "Représentations de l'Univers". Entre ces deux extrêmes, "Mécanique quantique et réalité", en posant de fondamentales questions où s'affrontent sciences et philosophie, se situe bien à l'articulation grinçante entre nouvelles connaissances et nouvelles cultures.

1.1. Biologie, Vie et Mort

Deux approches différentes. L'une plus sociale, militante, pressée, l'autre plus "scientifique", distanciée. La première, soucieuse de coller aux recherches et progrès des sciences, en utilisant les outils propres à toute société : morale, lois... La seconde, plus dubitative sur l'efficacité des normes, soit parce que l'esprit scientifique repose sur une continuelle remise en question de ses certitudes et qu'il est hasardeux de légiférer sur ce qui n'est encore que virtuel, soit parce que le Droit, garant des valeurs, se modifie logiquement en fonction de l'évolution des consensus sur celles-ci. Et les "sciences" humaines sont là pour rappeler leur relativité dans le temps et dans l'espace.

* Un roulement permanent de cette fonction permet à de nombreux volontaires d'exprimer leurs talents ou humeurs.

Vieux débat, ou bon exemple de l'antagonisme entre connaissances et pratiques. Couple qui doit trouver son moment dynamique dans un certain déséquilibre. Pour l'heure, celui-ci favorise le progrès scientifique qui, semble-t-il, mène le bal. "La science aujourd'hui prend souvent l'homme de vitesse", confirme François Mitterrand. C'est donc à la société de réagir, et d'agir.

Comment le groupe Biologie, Vie et Mort, se situe-t-il face à cette urgence ?

En observant d'abord la différence, ou accélération de la différence, entre une prise en compte du "vivant" dans les systèmes traditionnels issus et gérés par la société, et les systèmes à prédominance technique utilisant les résultats de la recherche scientifique. La rapidité des progrès dans ces domaines étant prévisible, les problèmes éthiques, juridiques, philosophiques, sociaux... doivent être posés, et si possible, résolus très en amont.

En France, un comité d'éthique est là pour apporter sa compétence au législateur. Mais, sans parler des divergences de l'un, des incertitudes de l'autre, le débat ne doit pas se circonscrire à un seul groupe d'experts, mais intéresser tous les citoyens. Le consensus que l'on peut ainsi approcher est-il la base du droit ? Ce fut le cas pour le droit à l'avortement. Mais jusqu'où ce consensus peut-il prendre en compte les désirs individuels et les inégalités qu'ils provoquent ? Choisir sa mort, acheter son enfant...

Si les groupes scientifiques et technologiques concernent l'ensemble de l'humanité, les mentalités, les lois diffèrent considérablement, d'un continent, d'une culture, d'une religion, d'un pays à l'autre. Ne serait-ce qu'en Europe, et même dans le cadre généralement trop hexagonal de nos réflexions, l'opinion publique semble moins concernée par le code génétique, c'est à dire par la vie, qu'elle ne le fut, il y a quelques décennies, par le nucléaire alors ressenti comme la mort. Et quand les modes médiatiques s'emparent de la biologie, c'est le plus souvent au niveau du phantasme qu'elles interviennent.

Alors que faire ? se demande le groupe. Constituer un comité d'éthique bis ? Créer un lobby ? Non, plutôt informer le public en recensant et classifiant les questions, et leurs conséquences fondamentales : vie biologique (procréation), vie sociale

(hérédité et héritage, liens du sang, éclatement familial, homosexualité...) - ces conséquences se reflétant ou reflétant l'autre question, non moins essentielle, qu'est le droit à la liberté de la recherche.

Problèmes éthiques ou simple affaire de frontière : où commence la vie et, dans la foulée, où finit la mort ? Avant de tenter de répondre, une proposition de hiérarchie est présentée comme outil ou méthode d'approche : d'abord ce qui est renouvelable (peau, poils...) et ce qui ne l'est pas (viscères...) ; puis les spermatozoïdes, les ovules non fécondés d'une part, et les embryons d'autre part ; enfin les êtres et l'humanité. Classification porteuse d'effets pervers, car elle conforte la fracturation de l'homme, celui-ci étant considéré jusqu'alors, et encore pour longtemps dans bien des esprits, comme une continuité, de la naissance à la mort. Voici que la science casse cette sorte de vision écologique de l'humain. Elle connaît désormais, et rationnellement désigne, les fractions de seconde où les 24 cellules deviennent irrémédiablement vie, où la preuve encéphalographique permet de proclamer la mort.*

Mais dans toutes les sociétés la vie est de l'ordre du tabou et, en la désacralisant ainsi, la science se heurte au tabou qui se révolte. Nos interrogations et préoccupations ne sont-elles pas d'ailleurs le signe de cet affrontement ? Est-ce la science ou la société qui s'inquiète, en terme de bien ou de mal, des manipulations génétiques, de l'eugénisme qui servira à nourrir l'humanité ou reproduire en série des "petits moustachus" au service d'un despote éclairé ? Finalement le débat de ce samedi matin n'est-il pas d'emblée représentatif des ambiguïtés qui nous réunissent, de nos volontés, et difficultés à sortir de nos individuelles habitudes de pensée ?

Vision orgueilleusement humaniste, coloration occidentale, voire hexagonale, des problèmes posés. réapparition de la charnière science/société, compliquée ici d'un sentiment d'urgence ressenti par la société. Sentiment réintégré à son tour, grâce à l'adresse de l'esprit scientifique, dans un système hiérarchique temporel, les réflexions de Madame du Deffand. La biologie y serait à l'échelle de la décennie, la

* L'atelier "Mon nom est personne" reviendra le dimanche sur la diversité des points de vue fixant la naissance et la mort. Mais ce problème fut déjà évoqué dans la séance dont il est rendu compte ici, de même que celui de la relativité des filiations sociales dans le temps et l'espace.

mécanique quantique à celle du siècle et les représentations de l'Univers à la mesure des millénaires. Pirouette ou humble remise à leurs places de nos agitations.

I.2. Mécanique quantique et réalité

Contrairement, ou peut-être simplement en réaction à la belle ordonnance exemplaire du rapport, le débat a donné l'impression d'un certain déroulement anarchique, où fond et forme se sont mêlés sans hiérarchie ni logique. Sans vouloir mettre de l'ordre dans les propos on est toutefois tenté d'évoquer séparément ce qui peut relever du fond et de la forme. Pour cette dernière il y a lieu de distinguer la rédaction du rapport et l'élaboration de ce produit à venir dont le document proposé a déjà l'ambition d'être le pré-synopsis d'un éventuel audiovisuel.

Dans sa forme le rapport a été paradoxalement ressenti comme presque trop bien rédigé. Leurs auteurs, soucieux sans doute de satisfaire les scientifiques et non-scientifiques, ont utilisé la méthode pédagogique historique qui a déjà fait ses preuves. Elle rassure le lecteur qu'elle prend par la main, aide à se mettre en route et, une fois mis en confiance ("les yeux bandés" ont dit certains, méfiants), l'emmène dans une découverte émerveillée ("voyage initiatique", ont dit d'autres, plus emphatiques) jusqu'à la conclusion du scénario, même si celle-ci est un point d'interrogation. Certes, les naïfs curieux et ignorants sont bien obligés, en cette occurrence, de partir d'un savoir qui n'est pas le leur et trouvent dans le récit chronologique une base de départ solide, mais l'histoire de la physique est-elle la connaissance de la physique ?

Le manque de questions initiales ou intermédiaires a d'ailleurs été critiqué sans que pour autant soit précisé le type de questions regrettées.

Cet aspect trop magistralement achevé, trop bien fini, de la rédaction du rapport tient peut-être aussi à sa rédaction collective, bien douloureuse du point de vue de ses auteurs. La recherche du consensus entre eux ne les a-t-elle pas amenés à gommer les aspérités des divergences, à s'en tenir à un poli dénominateur commun, qui s'est d'ailleurs vite écaillé sous les coups des questions ou observations ?

Sur le fond et d'une manière générale, l'impression première est celle d'un débat sur la science et sa méthode plus que sur la mécanique quantique en soi. L'électron, onde et point ? la réalité induite ? Questions certes évoquées mais moins passionnément reprises et controversées que celle posée par le "verset 38" qui affirme que "dans l'infiniment petit, l'objet n'est connu qu'observé et le fait de l'observer le modifie". Le regard de l'observateur ne fait rien, ses intentions ne dérangent rien... La causalité va du phénomène observé à l'oeil, et non l'inverse, rétorquent vivement les physiciens. L'on sait pourtant que l'ethnologue, par la présence de son seul regard, transforme le groupe humain qu'il étudie. Mais il s'agit là de sciences humaines, "sciences molles" (!), dont le matériau observé est la vie d'une communauté, et non les ultimes constituants de la matière... dont d'ailleurs sont faits aussi les individus composant la communauté en question. Mais pourtant le physicien comme l'ethnologue n'attend-il pas, lui aussi, confirmation ou infirmation de ses hypothèses ? Observation donc non totalement neutre, mais déjà lourde de ses connaissances, du "sens" déterminé de ses recherches postérieures. De plus, est-ce qu'il ne transforme pas, en le "cassant", l'objet de son étude, condition nécessaire pour voir (savoir) comment "ça fonctionne" à l'intérieur de cet infiniment petit. Ce fait de "casser" ne fausse-t-il pas en soi la réalité fondamentale inconnue parce que non encore cassée ?

Si cette question fait réagir les physiciens, une autre interpelle presque aussi brutalement nos conceptions philosophiques, traditionnelles ou plus largement culturelles. La mécanique quantique remet en jeu le principe d'un monde déterminé, fondement de nos civilisations occidentales judéo-chrétiennes. Elle remet en question l'ordonnance logique d'un univers articulé, selon les modes du moment, autour du Dieu du Livre ou de l'Architecte de Voltaire, sans parler, pourquoi pas, du matérialisme historique. Cet infiniment petit, qui peut connaître plusieurs destinées pour un passé identique, trouble tout autant pour une fois le philosophe et le physicien. Dieu joue-t-il aux dés ? Question commune à l'un et à l'autre.

Mais le consensus s'arrête à l'énoncé de la question. Car immédiatement le physicien accuse le philosophe de se moquer des faits. Pire, de rester encombré dans son évolution de toutes ses théories précédentes, alors que le scientifique se remet sans cesse en question et connaît les déchirantes révisions de ses certitudes à chacune de ses découvertes. Allant encore plus loin, le physicien dira qu'en ce qui concerne la mécanique quantique, il s'interdit de penser devant la complexité

du problème. Ce que sans doute ne fera jamais le philosophe dont la finalité est précisément la réflexion. Curieusement, mais au fond bien logiquement, la controverse science/philosophie a pris à Trouville une certaine permanence. Au delà de la présence de scientifiques et de philosophes, l'émergence d'un tel débat est symptomatique des bouleversements fondamentaux qu'apporte la recherche scientifique, ou plutôt son exploration de territoires a-humains, particules et biologie. Boucle ou spirale, se retrouve ici la vieille relation, aujourd'hui provisoirement conflictuelle, entre science et philosophie telle qu'elle existait. Mais que font les physiciens d'aujourd'hui face à ce monde dont le désordre apparent les trouble parce qu'ils ne le "comprennent" pas, si ce n'est rechercher avec leur orgueilleuse curiosité humaniste (pas si loin donc de celle des philosophes) d'y remettre de l'ordre ?

Pratiquement la mécanique quantique est le seul langage qui permette de rentrer dans ce monde de l'infiniment petit qui, ne correspondant plus au modèle planétaire, remet radicalement en question nos notions de réalité et, en conséquence, perturbe nos manières de vivre le monde, sans doute même celles de le penser. Pour être fidèle à l'esprit altruiste de Madame du Deffand s'impose donc la nécessité de vulgariser, plus aristocratiquement d'appriivoiser, ce langage.

Mais comment ? Avec quel outil ? Nécessité pour l'"élève" démunie des bases mathématiques nécessaires de faire confiance à celui qui sait, avec l'apparition pour l'ignorant d'un sentiment de dépendance, donc de "classes", et de méfiance. Rapport obligé d'enseignant à enseigné, non dépourvu parfois de certaines ambiguïtés, théâtralement bien exprimées dans les fables de Don Juan ou de Maître Puntilla.

L'outil envisagé par le groupe est un audiovisuel. Mais comment imaginer par des images un monde inimaginable, autrement que par l'analogie souvent discutable ? De plus, les images, surtout animées, sont contraignantes et limitent les richesses de l'imaginaire individuel. Elles engagent le spectateur (le mot dit bien sa passivité par rapport à l'acteur) dans une démarche discursive et encadrée, sans retour possible dans le temps ni échappées dans les traverses. Le fil du discours imposé par le déroulement linéaire des images cinématographiques ou programmées est implacable. L'interactivité, dans l'état actuel des choses, est-elle la panacée ?

L'écrit est-il plus riche d'implications potentielles du lecteur ? Les mots sont-ils

suffisants ? Les "43 Versets quantiques" psalmodiés à Trouville sont-ils déjà une sorte de poème à chanter ?

Et pourquoi toujours s'en tenir à nos seuls sens de l'ouïe et de la vue ? A quand la grand'messe quantique avec ses pompes, ses encens, processions, communions... orgies ?

I.3. Représentations de l'Univers

L'originalité de la démarche du groupe Représentations de l'Univers est de partir d'un point, si ce n'est diamétralement opposé, du moins éloigné de celui des autres groupes qui réfléchissent ou s'interrogent sur et à partir de connaissances scientifiques contemporaines, relativement claires et certaines. Les représentations de l'Univers déjà explorées concernent principalement des cultures non occidentales et des savoirs, convictions ou croyances reposant surtout sur des langages - images et récits - symboliques.

Cette attitude paradoxale, ou inattendue, a provoqué une série de réactions où les mots exotisme, tourisme, voire cartes posatles, sont souvent revenus. Le terme de nomade aurait peut-être été plus pertinent. Le nomade, en effet, se déplace de pâture en pâture, au gré des pluies et des fourrages. Ainsi RU, renvoyé de questionnement en questionnement en une apparente errance dans le temps et dans l'espace autour des sources des origines, cherche à savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va.

Le mythe des deux Adam que le groupe a étudié n'est-il pas d'ailleurs illustré par l'histoire d'Abel le nomade, le berger propriétaire des créatures, et de Caïn, le paysan possesseur de la terre, inventeur de la technologie ? Sans pousser l'analogie jusqu'à placer RU sous le patronage d'Abel, et MQ par exemple sous celui de Caïn, on est tout de même frappé par le type de réflexions pratiques et rationnelles faites au groupe par ses pairs : ignorance des questions qui se posent ici et maintenant, médiocre prise en compte des problèmes scientifiques étudiés par les autres groupes... Ces critiques corroborent la collusion qui existe entre science et Occident, avec, comme effet plus ou moins pervers, une certaine culpabilité de cet Occident scientifico-matérialiste par rapport à un Orient réputé

plus spiritualiste. Ce danger de classification simplette et antithétique est d'ailleurs heureusement dénoncé, car existe une spiritualité occidentale comme une science orientale.

Ce vagabondage exotique, ce nomadisme implique une démarche particulière qui pousse le groupe dans un questionnement jamais clos. Etat d'esprit qui le fait entrer de plain pied dans certaines cultures orientales : idée de mouvement et de synchronicité du Tao, unicité de l'Univers de l'hindouisme. Et les nomades provisoirement conclure que ne comptent pas les affirmations trouvées ici ou là, mais le chemin que l'on fait.* Ce cheminement est-il déjà sagesse ou simple quête de celle-ci, espérée au bout de la route ?

Faire de la physique est-il un cheminement ? demande un faux naïf. Peut-être, est-il répondu, mais le chemin arpenté n'est celui ni de la sagesse, ni de la vertu. Encore que la présence des autres et de la réalité fait vertu, et que la physique étant souvent collective implique un rituel de sagesse. Mais il s'agit d'une sagesse de connaissance dissociée en Occident de la sagesse de comportement.

Le nomade, par sa mobilité non déterminée, découvre, au delà des horizons immobiles de l'Occident et des accumulations que cette stabilité favorise, l'impermanence orientale - en Chine par exemple, où le mot/concept "Univers" n'a pas attendu la théorie de la Relativité pour appréhender le rapport espace/temps. N'y a-t-il pas là une réponse au reproche fait au groupe d'avoir négligé l'étude systématique des langues ? En effet sa démarche semble avoir dépassé la stricte sémasiologie** pour aborder directement le "langage" des mythes, plus conforme à ses centres d'intérêt. Formalisation, entre autres, de la dialectique entre ordre et désordre, les mythes en tant que récits historiques ou traités de morale offrent, comme en des coupes géologiques, les différentes réponses apportées dans le temps et l'espace aux questions fondamentales. S'y révèlent de plus les interférences entre les sociétés.

* "Tu ne peux pas emprunter le sentier avant d'être toi-même devenu le sentier."
Goutama Bouddha.

** **Sémasiologie** : science des significations, partant du mot pour en étudier le sens (*opposé à onomasiologie*, science des significations, partant de l'idée pour en étudier l'expression.) Petit Robert.

A quoi le matériau de RU peut-il servir ? Et à qui ? La vision millénaire peut-elle apporter aux scientifiques des envies d'interrogations ? La boîte à outils - pardon, le coffret à ouvrage de Madame du Deffand peut-il être enrichi par l'approfondissement de méthodes insolites (la poésie, la méditation...) ou de règles renaissantes (le sacré, la transgression de la connaissance, le tabou...) ?

La réponse, en forme de conclusion, a été de les "laisser vivre", les aborigènes du temps et de l'espace réunis dans ce groupe exotique, sorte de banque de gènes de sensibilités, comportements, représentations de l'Univers... en voie de disparition.

II. Dimanche.

La journée du dimanche fut plus primesautière que le studieux samedi. Invités par Madame du Deffand à s'éparpiller dans ses boudoirs, ses hôtes échappèrent ainsi à la contrainte du cérémonial des séances plénières du Grand Salon. Sentiment récréatif de quitter la "salle de classe" ou de l'occuper dans le désordre pour ceux qui choisirent d'y rester. Curiosité de s'autodécouvrir entre nouveaux et anciens, d'approfondir une réciproque connaissance dans le cadre de mini-séances de travail libérées de la pesanteur du nombre et de la bienséance des rapports sociaux induits.

Dans la nuit quelques volontaires avaient rédigé pour ce dimanche un ordre du jour, articulé pour le matin autour de trois ateliers aux sous-titres provisoires mais aux titres soucieux de proposer des approches diagonales des thèmes de la veille :

- **"Mon nom est personne"**
Naissance, vie et mort de la personne, ici et ailleurs.
- **"Repères, vous avez dit repères?"**
Méthode, interlocuteurs, langage.
- **"Au nom de la science"**
Science et scientifiques. Un peu de clarification sur la démarche, la corporation.

Une libre séance, plus matinale, de mise en ordre proposait de noter les **Ombres et Lumières**, chocs positifs et négatifs du projet de la Marquise, tels qu'apparus au cours de la première journée. Une vidéo était de plus disponible "à la carte".

L'après-midi, d'autres ateliers non-prédéterminés devaient tenter, en fonction de nos spéculations parisiennes et normandes, de définir quelques mises en forme possibles.

Ordre du jour relativement bien respecté, ponctué de deux séances plénières permettant à chaque atelier de, trop rapidement, exposer ses travaux. La vespérale apporta, si ce ne pouvait être déjà quelques conclusions, du moins le projectif mot de la fin, réservé à la Marquise : adieu Trouville, à nous revoir en ses salons parisiens.

II.1. Ombres et Lumières

Sentiment de confusion, séance bien matinale ! Participation faible et arrivées très égrenées. Impressions données trop à chaud. Les réflexions notées ne peuvent donc être représentatives que de la subjectivité des quelques présents. A la rigueur, on peut seulement parler de pénombre à propos de quelques mots relevés:

- Absence de la prise en compte du Temps,
- Intérêt pour la filiation grecque,
- Perplexité devant la nécessité, mais aussi la grande difficulté, de conjuguer biologie et égalité,
- Mise en évidence des délicates prises en compte concomitantes de science et sagesse, ou science et philosophie,
- Ambiguïté du sens historique de nos démarches et du distinguo entre temps millénaire, centenaire et décennal. Etc...

II.2. Mon nom est personne

Les travaux de l'atelier et le début s'articulent autour de deux axes, une approche sémantique du mot "personne" et une autre, plus sociologique.

La première réflexion part du constat que le mot n'existe en Chine que par rapport à l'autre, c'est à dire au groupe, et que la personne n'a donc pas de réalité en elle-même. Ce concept doit se retrouver dans certaines civilisations primitives dans lesquelles l'individu n'a de sens que par rapport à la collectivité et à sa place dans

celle-ci. Définition charnière qui conduit à un éclairage sociologique de l'individu, de son émergence (naissance) et de sa disparition (mort) dans le groupe.

Quand commence la vie de la personne ? A l'accouchement, la fécondation, l'accouplement ou, plus en amont, dans le désir amoureux ou la pulsion sexuelle qui le précède ? Est-ce à partir de son entrée dans la société, quand il est nommé et "marqué" (baptême, circoncision...) ou "confirmé" (initiation...) ?

De même pour la mort. Est-ce quand l'âme quitte définitivement le corps et cela, selon les cultures, peut prendre un temps plus ou moins long ? Est-ce à l'issue du jugement dernier, ou immédiat, des religions monothéistes ? Ou à celle de l'ultime réincarnation d'autres croyances ? Et que dire de la mort sociale, qu'il s'agisse du couperet de la retraite ou des soins palliatifs ?

Toutes ces interrogations trouvent souvent leurs réponses dans la diversité des mythes, formateurs des mentalités, et dans les textes fondateurs formalisant (utilisant et/ou créant les mythes) des règles acceptables par ces mentalités. Ou issues d'elles.*

Une utilisation pratique des dieux et des monstres a permis d'apporter, hier comme aujourd'hui, des explications aux cas des "personnalités" et actions personnelles abhérantes.

Dans cette optique, les Grecs (Sophocle, Platon ?) apportent une évolution (un seuil) historique dans l'apparition du concept de la personne, c'est à dire quand l'individu cesse d'être manipulé par les dieux et devient donc responsable de ses actes devant la communauté humaine. Intéressant de noter qu'à peu près dans les mêmes époques, une identique distinction et individualisation se manifeste dans l'Ancien Testament (Ezéquier) et sans doute aussi chez Confucius.

Enfin une réflexion sur le masque comique ou tragique - persona en latin - apporte un éclairage ambigu au mot. Le masque révèle ce qui n'existait pas sans lui, mais en même temps cache (transfigure ou défigure) la réalité de cette

* Cf. en France, l'évolution des lois et mentalités par rapport à l'avortement et la contraception.

existence. On en revient ainsi au langage. A son indissociable alliance avec l'homme, à sa capacité à nommer (capter) ce qui l'entoure et formuler ce qu'il pense. Apparition des transpositions nécessaires pour mémoriser et diffuser ce qu'il a, ce qu'il croit, celles-ci pouvant s'appeler codes, techniques et se matérialiser en masques, écritures, pictogrammes, chants, catéchismes, etc.

1.3. Repères, vous avez dit repères.

L'opposition de repère et de valeur semble avoir créé une ambiguïté, enrichissante peut-être, mais également source d'équivoques. Ambiguïté aggravée par l'utilisation du terme supplémentaire d'image. Repère-image entendu en tant que moyen de transmission, qu'élément de savoirs-références transcrits en mots-clés ou en flash, avec les risques de réductions, donc d'incertitudes, qu'entraîne le langage de l'image, même et surtout celui à souci de synthèse.

Le distinguo entre le besoin de repères-valeurs et celui de repères-connaissances a été discuté, sans conclusions évidentes si ce n'est que les valeurs induisent des normes, donc une contrainte normative dans laquelle le parti-pris moral apparaît.

Si le repère, comme il a été dit, est un "lieu commun", on peut l'entendre comme un lieu neutre, puisque devant appartenir et s'appliquer à plusieurs personnes ou choses. Dans cette fonction le repère vaut par sa capacité à être précisément situé et permettre ainsi à l'utilisateur de connaître sa propre situation par rapport à lui.

Si valeur il y a, ce ne sera que celle des conclusions et choix personnels de l'observateur faits à partir de ce repère, ou plutôt de ces repères. Seul en effet le pluriel permettra de "se repérer" finement. Plusieurs points de vue donnent du relief à la vision, enrichissant la mise en perspective du paysage. La multiplication des repères offre, par une suite de triangulation, la possibilité de "faire un point" précis, ce que savent bien les navigateurs. Dans ce cas le repère, outre sa neutralité, doit offrir une certaine stabilité et pérennité. On doit savoir dans quelles eaux il est et être assuré qu'il y sera en permanence, ou du moins le temps nécessaire pour parcourir l'itinéraire tracé.

Madame du Deffand a toujours souligné l'importance de retrouver, trouver, les points de repère permettant à chacun de se situer face aux grandes questions que posent, entre autres, les avancées de la science. Mais pour accéder à ces terra incognita désignées par la Marquise, les jalons traditionnels sont nécessaires pour atteindre les ultimes rivages connus, mais insuffisants pour aller au-delà. Vont devoir être imaginés d'originaux repères pour quadriller l'avancée dans ces nouveaux espaces et faciliter leur fréquentation. Il va s'agir alors de respecter une sorte de prudence, que, pour continuer dans le modèle maritime, l'on pourrait appeler la déontologie des Phares et Balises. Les services chargés d'implanter et entretenir ces signaux n'ont à se préoccuper que du choix de leurs emplacements. Points remarquables sélectionnés par leurs situations et intérêts positifs ou négatifs. Ces tours, ces amers sont-ils en eux-mêmes porteurs d'une valeur ? Oui, si l'on donne à l'écueil ou à l'entrée du port signalés une valeur en soi. Mais n'est-ce pas plutôt le talent, la curiosité, la décision du navigateur à choisir telle route, à la parcourir en un sens ou un autre, qui implique une idée de valeur ou de morale ?*

Ce sont ces choix qui imposent un "jugement de valeur" et non les éclats du phare qui balaient équitablement et mécaniquement les quatre coins de l'horizon sans se préoccuper de la présence ou absence de bateaux. Se pose alors la question de l'utilisateur, de l'interlocuteur, avons-nous dit à Trouville. En restant dans l'imagerie océane, la lecture efficace de la signalétique des Phares et Balises repose sur un code, réducteur pour être compris du plus grand nombre, mais subtil et donc sélectif pour donner le maximum de renseignements. Son élaboration n'est évidemment pas neutre. Tel rocher indiqué comme danger le sera pour le cargo mais signe de richesses poissonneuses pour la barque du pêcheur. Ceci pose la capacité de lecture de l'interlocuteur. N'est pas neutre non plus la prise en compte du niveau de ses savoirs, responsabilités, disponibilités à assimiler le langage des repères.

Repère-valeur, repère-image, repère-connaissance, repère-entrée et repère-sortie, repère-code... Quel repère à imaginer pour sortir du piège de ces repaires !

* Autrement dit c'est la cargaison du bateau et la conscience du capitaine qui sont valeurs et non l'architecte de la balise.

II.4. Au nom de la science

Se pose d'entrée la série de questions traditionnelles : qui parle ? D'où ? Pour qui ? Etant entendu que soit déjà réglée cette autre question : de quelle science s'agit-il ? Fondamentale ou appliquée ? Il semble qu'à Trouville, ce soit la première qui fut évoquée, ses représentants regrettant d'ailleurs l'amalgame fait par le grand public entre les deux.

Pour en revenir à la première question de base, une grossière mais pratique classification fait apparaître : les scientifiques, les journalistes, et le groupe réunissant toutes les catégories de médiateurs à vocation pédagogique (enseignants, animateurs...). Il est évident que chacune de ces catégories a ses critères de choix, ses règles professionnelles, et surtout ses finalités, rarement concordantes, parfois même incompatibles.

Pour les scientifiques, leur premier souci est de diffuser des informations sur et à propos de leurs travaux. Cette communication, quand elle est destinée à la communauté scientifique, a des règles bien établies reposant entre autres sur un contrôle mutuel, sur la caution de revues éminemment spécialisées. Mais ce type d'information est interne au monde scientifique et ne peut s'adresser qu'à un public très averti.

Une information élargie, plus populaire, nécessite l'intervention d'un intermédiaire : un "communicant", généralement journaliste, mais aussi producteur ou réalisateur d'oeuvres audiovisuelles. S'ajoute aujourd'hui un nouveau type d'"interprète" de la communication scientifique, mi-conférencier, mi-bateleur, la forme allant du one-man show au véritable sketch théâtral.*

L'éventail est vaste, mais quelle que soit la compétence scientifique du communicant et son honnêteté intellectuelle, son objectif ne peut être le même que celui du scientifique. Si, pour celui-ci, il s'agit de transmettre comme message le contenu de ses recherches, pour celui-là, son talent, son engagement, son

* Un exemple en a été donné à travers la diffusion d'une cassette vidéo dans le cadre de l'atelier "Vu sur une étrange lucarne".

métier consistent à mettre en oeuvre ce contenu qui n'est pas le sien. C'est le contenant qui est son oeuvre et qui donc pour lui est l'essentiel. Le chercheur doit savoir chercher, le "communiquant" doit savoir écrire, parler ou mettre en scène. Ce qui lui importe est son auditoire, et pour arriver à ses fins il utilisera son savoir-faire qui parfois passera outre à la rigueur scientifique. Sa mission est d'être au service du public et de la science, mais c'est dans sa logique de donner la priorité au public. Sa déontologie lui impose de vérifier l'information qu'il transmet, mais son devoir (et intérêt) est de satisfaire l'attente de ses interlocuteurs, qui sont généralement aussi ses payeurs.

Le mot escroc a été prononcé à Trouville. Il est excessif, ou alors qui peut - sans l'être - parler réellement au nom de la Science ? Et à partir d'où ? Et pour qui ? Le membre de la communauté scientifique internationale, depuis son laboratoire, à propos de sa discipline, sans souci de ses éventuelles applications, et pour un auditoire sélectif ? Ou bien le représentant du français moyen, qui parle de la science telle que celui-ci la ressent, et qui s'exprime sur la place publique ? Le débat sur le nucléaire, à la mode il y a quelques années, est signifiant à cet égard.

Rien n'est aussi tranché évidemment. D'une part les scientifiques s'impliquent de plus en plus et directement dans la communication sociale (conférences de presse, souci budgétaire...) et les communicants vulgarisent avec un très grand souci d'objectivité. Mais d'autre part, peut-on reprocher à l'un son charisme personnel qui l'entraîne hors du champ de sa compétence scientifique, et à l'autre sa curiosité professionnelle qui l'amène à exploiter la nouvelle mine scientifique pour alimenter son sens de la polémique ou du spectacle ?

L'un et l'autre fait son métier, et l'escroquerie serait de faire - forcément mal - celui de l'autre. Diafoirus n'a jamais été pris pour un vrai médecin, ou Trissotin pour un vulgarisateur sérieux, mais ni le bon médecin de famille ou l'instituteur ne sont considérés comme de joyeux saltimbanques.

II.5. Ateliers du dimanche après-midi

Les ateliers du dimanche après-midi : **Labyrinthe, Promenade, Vu sur une étrange lucarne**, avaient l'ambition d'explorer quelques pistes de possibles productions.

Sont apparues deux tendances divergentes. En caricaturant, deux méthodes pédagogiques, l'une dans la lignée de Jules Ferry, l'autre dans celle de Socrate. La première est l'utilisation d'un outil, d'une technologie - l'écriture hier, l'audiovisuel aujourd'hui - pour faire passer une information d'un enseignant à un enseigné, la procédure utilisant une suite logique d'enchaînements s'adressant surtout à l'intellect. C'est le projet film, souvent évoqué à Trouville. Proposition critiquée par certains comme subissant la pression de la mode, et ne laissant pas au spectateur d'autre choix que de subir le déroulement des images qui leur sont "projetées", mais soutenue par d'autres comme correspondant aux sensibilités actuelles formées à et pour l'usage de ces technologies. Vecteur offrant de plus des possibilités de diffusions massives et immédiates, donc populaires, dans un panorama éducatif et télévisuel dont sont bien absentes les préoccupations de Madame du Deffand.

La seconde, qu'il s'agisse d'un labyrinthe ou d'une promenade, est l'utilisation de l'individu dans la globalité de ses sens et dans son engagement physique pour effectuer une marche/démarche déambulatoire et aléatoire. Le hasard du choix d'un sentier, l'hésitation à un carrefour, la rencontre d'un partenaire, la découverte d'un objet symbolique ou d'un signe insolite forment une trame dans laquelle tout un chacun insère le fil d'un itinéraire personnel, donc original. On peut reprocher à ce système son individualisme (élitisme ?) et son peu d'efficacité quantitative, mais lui reconnaître l'avantage de ne pas mettre ses usagers en rang et de profil face à un écran ou un orateur, en leur offrant la possibilité de solitude tout autant que de rencontre face à face.

Le labyrinthe est quelque part un peu angoissant. Aussi la formule imaginée à partir de pièces rondes communiquant entre elles par une multitude de portes mystérieuses, et d'entrées ou sorties multiples, transforme la connotation tragique (le Minotaure est-il la Science ?) du labyrinthe en une impression de château magique plus séduisante.

Le jardin, transposition close et culturelle de la nature, offre toute la gamme des sensations et implications possibles. Ce seront la rigueur contraignante des ordonnances de Lenôtre ou l'inquiétude ombreuse des agencements à la Hubert Robert, mais aussi le charme des bosquets propices au repos, aux confidences et aux parties de cache-cache, la liberté des pelouses où s'ébattent les enfants et se rencontrent les joueurs de croquet, l'agitation des esplanades et de la fête foraine qui y a planté ses chapiteaux.

Labyrinthe, château, jardin... Dans tous les cas, si l'une des cibles à atteindre demeure la connaissance mêlée de sagesse, c'est la jouissance qui est l'outil privilégié pour y parvenir.

Conclusions

De réelles conclusions, synthèse des travaux, n'ont pas été formulées. Seules quelques phrases relevées dans le désordre peuvent peut-être, à défaut du point d'orgue annoncé en page 1, servir de rappel de nos objectifs et de leurs ambiguïtés, balises ou tremplins pouvant ponctuer nos itinéraires collectifs et/ou personnels :

- A nouvelles connaissances, nouvelle culture.
- L'urgence est pressante, mais prendre (perdre) son temps est nécessaire.
- Le droit à l'égoïsme est une revendication de fond altruiste.

Et le GLACS doit rester ce tissu de passerelles lancées au-dessus du monde, entre la science, la philosophie, la poésie .. et les hommes curieux, inquiets, et si possible généreux.